PROPOSITIONS

N° 160.

DE

MÉDECINE ET DE CHIRURGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 30 juillet 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR B.-C.-ALBERT LE PIEZ, de Sebeville,

Département de la Manche;

Décoré de juillet; Bachelier ès-sciences; Chirurgien sous-aide-major; ancien Élève des hôpitaux civils de Paris; Prosecteur et Répétiteur des cours d'anatomie et de médecine opératoire de M. le professeur BLANDIN.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	BÉRARD, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, *Suppléant.*
Pathologie chirugicale	MARJOLIN. / CLOQUET.
Pathologie medicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS, *Président.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque, *Examinateur.*	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud, *Suppléant.*	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

PROPOSITIONS

DE

MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

I.

On donne le nom de *médecine* à la science qui enseigne les moyens de conserver la santé, et de la rétablir quand elle est altérée.

II.

La *médecine*, bornée à l'examen des maladies et à l'application des remèdes, n'est qu'un aveugle empirisme; elle devient science quand elle résulte de l'étude de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de l'anatomie, de la pathologie, etc.; de la philosophie, de l'histoire, de la législation, etc.

III.

Ces différentes sciences sont encore insuffisantes si elles ne sont accompagnées d'une longue et consciencieuse observation de faits pratiques.

IV.

Sans la *physique*, le médecin, ignorant les lois qui régissent les corps, président à leurs mouvemens, etc., ne pourra juger de l'action de ces corps sur nos organes, et sera incapable de les faire servir à la santé. Il suffit cependant de nommer l'air, le calorique, la lumière, l'électricité, pour prouver combien est utile la connaissance de ces agens, combien est puissante leur influence surl'homme, et combien sont nombreuses les applications pratiques qu'ils offrent au médecin.

V.

Plus importante encore que la physique, la *chimie* fait connaître l'action intime des corps, leurs combinaisons, etc. Sans elle on ne peut rien savoir sur les élémens de notre organisation, sur la composition des alimens, des médicamens, des poisons, etc. Avec elle, il est à penser que la médecine prendra rang parmi les sciences exactes.

VI.

Les hommes studieux doivent s'attacher à réunir la chimie et l'anatomie. Peut-être, au moyen de ces sciences, parviendraient-ils à découvrir le rapport qui existe entre un organe et ses produits dans l'état normal; possédant ensuite le troisième terme de la proposition, c'est à dire le produit anormal, ils arriveraient à la connaissance rgoureuse des lésions

VII.

Faut-il citer l'importance de l'*histoire naturelle?* C'est elle qui découvre et coordonne tous les êtres que crée la nature; c'est par son secours que nous étudions la matière, en quelque sorte à l'état brut, dans les minéraux; que nous la voyons bientôt s'animer de la vie dans les végétaux; étendre ses propriétés, s'organiser, et s'élever par des

gradations successives jusqu'à l'homme. C'est elle qui recherche continuellement, dans tous les coins du globe, les trésors que la nature entretient, dans son inépuisable prévoyance, pour la vie, les jouissances et la santé des hommes, et qui vient sans cesse déposer à leurs pieds le tribut de la création.

VIII.

Sans l'*anatomie*, la médecine n'est pas supposable; mais ce n'est point dans les résumés ou les manuels qu'on peut l'apprendre: c'est le scalpel à la main qu'on étudie, c'est dans le livre de la nature qu'il faut lire. Il est pénible de voir l'anatomie négligée. Je pense que le temps consacré chez nous aux études médicales est trop court; peut-être serait-il suffisant si l'on exigeait que les élèves fussent examinés sur les sciences accessoires avant la première inscription, et si pendant les deux premières années on leur faisait pratiquer des dissections à certaines époques. Ces examens pratiques serviraient beaucoup plus que toutes les questions anatomiques possibles.

IX.

La *philosophie*, *l'histoire*, la législation fournissent de grandes ressources au médecin; c'est en les consultant qu'il parvient à connaître les modifications que le temps, les lieux, les usages, les lois apportent à l'organisation de l'homme. C'est dans leur sein qu'il va chercher la cause de ces anomalies apparentes qui font que certaines maladies disparaissent, que d'autres sont observées pour la première fois, que la même nation, diversement régie, présente des changemens dans son état sanitaire. De même, il prête à ces sciences le secours d'un grand flambeau, pour se guider quand elles remontent de l'obscurité; il les initie aux secrets de l'organisation, il leur fait connaître l'homme, objet de leurs recherches, et les met à portée d'expliquer des problèmes jusqu'alors insolubles.

X.

La liberté, en permettant à l'homme d'exercer ses fonctions physiques et intellectuelles, développe sa perfectibilité, assure son bonheur physique et moral, épure ses mœurs, contribue à sa santé. L'histoire des peuples, l'observation des faits, le raisonnement, démontrent cette vérité.

XI.

Lorsqu'on étudie le rapport qui existe entre la forme du gouvernement et la santé du peuple, il est facile de voir que l'aisance, la santé, la population sont en raison directe du degré de liberté dont jouissent les peuples.

XII.

Tous les législateurs devraient avoir étudié notre organisation ; ils devraient connaître l'influence du climat, des habitudes, etc..... Quand on fait des lois, ce n'est pas pour des hommes imaginaires que l'on a rêvés, mais pour les hommes tels qu'ils sont.

XIII.

Des législateurs médecins ne laisseraient pas une hache entre les mains de la justice ; ils feraient renverser ces réceptacles d'infection physique et morale où l'on envoie le crime faire l'apprentissage de nouveaux crimes, ces bagnes, dont les portes, toujours fermées pour l'amélioration, sont toujours ouvertes pour tout ce qui peut augmenter l'abrutissement et la dépravation. Honte et malédiction à ceux qui ne veulent pas que le coupable revienne à la vertu ! Ils outragent l'humanité, ils oublient que c'est seulement sur les portes de l'enfer que Dante a écrit :

Lasciate ogni speranza.

XIV.

On a fait grand bruit pour savoir pourquoi nous voyons les objets droits, puisqu'ils se peignent renversés au fond de l'œil;

La réponse est facile à faire : S'ils étaient droits, c'est alors que nous les verrions renversés, puisque le croisement des rayons est nécessaire à la vision, et puisque la vision s'opère dans la direction du rayon qui frappe la rétine.

XV.

Dans beaucoup de circonstances, le développement de tubercules pulmonaires a été précédé d'un état morbide des voies digestives.

Les alimens n'étant pas convenablement élaborés, l'assimilation n'a pu se faire convenablement, et, dans ces cas, tout le système lymphatique se trouve affecté.

XVI.

La peau, chez l'homme, sert-elle à l'oxygénation du sang? L'analogie seule pourrait déjà faire admettre l'opinion affirmative; de plus, chez des individus morts à la suite de phthisie pulmonaire, l'autopsie vient nous démontrer que déjà depuis long-temps l'air ne pouvait presque plus pénétrer dans les poumons, et cependant la vie persistait; mais la peau s'était amincie, le réseau capillaire s'était considérablement développé à la périphérie du corps, surtout dans les points découverts, et alors l'air atmosphérique avait pu agir sur le sang de manière à remplacer, faiblement sans doute, l'action pulmonaire.

La pratique pourrait peut-être tirer parti de cette remarque.

XVII.

La respiration est-elle une fonction de nutrition ou de motilité?

L'observation de faits nombreux tirés soit de l'anatomie comparée, soit du développement du fœtus pendant la gestation, semblent démontrer que la nutrition peut être très-active dans l'absence de la respiration.

D'un autre côté, la rapidité, l'étendue des mouvemens coïncident avec l'étendue de la respiration, l'engourdissement et l'immobilité avec sa faiblesse ou son absence.

XVIII.

Deux quantités de sang égales, soustraites à un individu par la saignée générale et par la saignée locale, l'affaibliront inégalement.

La faiblesse sera plus grande après la saignée locale.

XIX.

Dans certains cas, l'hépatite aiguë ou chronique, produite par une cause portée dans l'estomac, les boissons, par exemple, ne se détermine point par continuité de tissu, mais par la circulation de la veine porte, qui absorbe les liquides irritans, et, se répandant dans le foie, va en quelque sorte les mettre en contact avec chacune de ses molécules.

XX.

Lorsque, dans une fièvre intermittente, un ou plusieurs organes paraissent affectés, le quinquina ou ses préparations échoueront souvent, si, avant leur administration, on n'a attaqué la maladie dont on a reconnu les symptômes.

Le quinquina agissant seulement contre la forme intermittente, il ne faut l'employer de prime abord que dans les cas rares où le retour des accès amène le retour d'accidens graves qui disparaissent dans l'intermittence.

XXI.

Sur 40 fièvres intermittentes automnales que j'ai traitées, 10 ont été guéries par l'emploi de la saignée, ou immédiatement avant l'invasion du frisson, ou à son début; 5 ont cédé à des applications de sangsues à l'épigastre, dans des cas où la gastrite était évidente; 6 ont réclamé l'emploi du sulfate de quinine après les sangsues; 8 ont été guéries par le sulfate de quinine et le régime; 2 par le régime seul. Les autres n'ont point été guéries, soit par défaut de régime convenable, soit que l'abandon des précautions à prendre après la guérison ait favorisé la récidive.

XXII.

In syphilitico morbo nunquàm omnia invadit virus organa, nisi localia priùs observata fuerint symptomata.

XXIII.

Lorsque l'on traite d'anciens ulcères, des plaies atoniques, etc., on doit se garder de renouveler les pansemens chaque jour, sous peine de retarder indéfiniment ou même d'empêcher la guérison.

En laissant la plaie couverte pendant plusieurs jours, les bourgeons charnus se développent, s'unissent, les parties fluides du pus sont résorbées, la partie albumineuse se concrète, s'étend en membrane sur les bourgeons, et la cicatrisation ne tarde pas à s'opérer.

XXIV.

Dans les cas de suppuration abondante produite par une grande

surface, il faut placer la partie malade de manière à favoriser l'écoulement des liquides, mais il faut encore se garder des pansemens fréquens. Le mouvement, le contact de l'air, celui de la charpie nouvelle, etc., irritent la plaie encore plus que le contact du pus, et augmentent la sécrétion déjà trop abondante.

XXV.

Dans l'opération de la taille, il y a de l'avantage à pratiquer une ouverture un peu étroite; la traction forte qu'on est alors obligé d'exercer sur les tenettes pour extraire le calcul, détermine la contusion du trajet de la plaie, la condensation des tissus qui le forment, et l'urine alors s'infiltre bien moins aisément dans le tissu cellulaire sous-péritonéal, ou entre les lames de l'aponévrose pelvienne.

XXVI.

Les abcès du foie, dans le cas de plaie de tête, sont dus à la phlébite soit des veines des tégumens, soit surtout des veines du diploë.

XXVII.

Dans les désarticulations du pied, du poignet, du coude, etc., est-il avantageux de faire la résection de la surface articulaire? Non; d'une part, les parties molles qui forment la face interne du lambeau peuvent se souder promptement avec la séreuse articulaire; de l'autre, les veines osseuses, après la résection, restent béantes, en contact avec la suppuration, et alors elles deviennent un puissant moyen de production des abcès traumatiques qui enlèvent tant d'amputés.

XXVIII.

La lésion des artères, toujours plus grave que celle des veines, l'est moins cependant que la lésion de la veine fémorale au-dessus de sa

jonction avec la saphène. En effet, seul moyen de retour pour le sang qui a servi à la nutrition du membre inférieur, cette veine ne peut être ni liée, ni comprimée ; le problême chirurgical à résoudre doit donc être ainsi posé :

Amener la cicatrisation de la plaie, sans interrompre le passage du sang.

Je proposerais d'essayer le moyen suivant, auquel j'ai songé trop tard pour en faire l'application.

Saisir très-légèrement les bords de la solution de continuité avec une petite pince dans le genre de celle que M. *Dupuytren* emploie pour détruire l'éperon intestinal dans les fistules stercorales ; tenir ces bords en contact, en assujétissant la pince dans la plaie, et peut-être on pourrait obtenir une cicatrisation. Il y aurait alors à coup sûr un rétrécissement de la veine ; mais au moins l'écoulement du sang ne serait pas interrompu.

FIN.